



**Corela**

Cognition, représentation, langage

**HS-15 | 2014**

**Complémentarité des approches qualitatives et quantitatives dans l'analyse des discours**

---

## « Ça suffit comme ça ! ». La fausse opposition quantitatif / qualitatif à l'épreuve du discours sarkozyste

Damon Mayaffre

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corela/3543>

DOI : 10.4000/corela.3543

ISSN : 1638-573X

### Éditeur

Cercle linguistique du Centre et de l'Ouest - CerLICO

### Référence électronique

Damon Mayaffre, « « Ça suffit comme ça ! ». La fausse opposition quantitatif / qualitatif à l'épreuve du discours sarkozyste », *Corela* [En ligne], HS-15 | 2014, mis en ligne le 15 octobre 2014, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/corela/3543> ; DOI : 10.4000/corela.3543

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.



Corela – cognition, représentation, langage est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

---

# « Ça suffit comme ça ! ». La fausse opposition quantitatif / qualitatif à l'épreuve du discours sarkozyste

Damon Mayaffre

---

## Introduction

- 1 Le sens commun, loin d'un sens littéral trop étroit, ne s'y trompe pas. *Prendre la mesure* d'une chose (d'un exploit, d'une erreur, du courage de son adversaire par exemple), c'est dans un même mouvement apprécier sa valeur et son intensité, ses caractéristiques et son importance, ses attributs et son volume, sa composition et son ampleur, sa nature et sa taille ; sa qualité – dont on pourra *juger* – et sa quantité – que l'on pourra, au sens propre, *mesurer*.
- 2 Nous définissons, précisément, la *logométrie* comme une méthodologie, sinon une discipline, visant à *prendre la mesure du discours* en conjuguant approche qualitative et quantitative, sans jamais les séparer<sup>1</sup>. Nous posons en effet que la description-interprétation d'un corpus ne peut pas plus faire l'économie de l'établissement des unités du discours – c'est-à-dire d'une réflexion qualitative sur les objets traités – que l'économie d'une prise en compte de leur représentativité – c'est-à-dire d'une réflexion quantitative sur la régularité/irrégularité des phénomènes, leur absence/rareté/redondance dans le corpus. Au passage, nous estimons que l'importance, la régularité, la récurrence, la rareté, ou autres caractérisations d'essence quantitative, font parfois partie des attributs définitoires – c'est-à-dire des attributs qualitatifs ou qualificatifs – des phénomènes au même titre que d'autres attributs : un océan par exemple doit être défini ou *qualifié* par son caractère liquide ou sa salinité, mais aussi par son étendue : la *quantité* d'eau, mesurable, est ainsi une de ses *qualités* essentielles ou prédicatives, de manière pas différente de la qualité « blanche » qui définit la neige.

- 3 Venant de l'univers qualitatif, François Rastier, dans son dernier ouvrage *La mesure et le grain* [Rastier 2011], fait de l'articulation du qualitatif et du quantitatif le cœur de sa réflexion et la condition de fertilité de la sémantique de corpus à l'heure du numérique. A sa suite, mais venant de l'univers de la statistique textuelle, nous considérons comme indissociable le qualitatif et le quantitatif dans notre démarche interprétative quotidienne d'analyse logométrique du discours.
- 4 Conjugaison, articulation, indissociabilité même du qualitatif et du quantitatif : le propos, s'il veut ne pas être seulement une déclaration de principe, doit être prouvé et illustré. Nous le ferons en décortiquant, pas à pas, l'heuristique d'une des principales réflexions de nos derniers ouvrages – de l'émergence des hypothèses de travail aux conclusions socio-linguistiques donc – sur le discours de Sarkozy (2007-2012) et le discours présidentiel sous la V<sup>ème</sup> République (1958-2012) [Mayaffre 2012-a et Mayaffre 2012-b].

## 1. Compter : « ça », un marqueur sarkozyste

- 5 Le constat empirique, brut, massif – que l'on discute longuement immédiatement – est le suivant. Si l'on compare sur 60 ans les discours présidentiels de De Gaulle, Pompidou, Giscard, Mitterrand, Chirac et Sarkozy, le premier mot, entre tous, qui caractérise statistiquement Sarkozy par rapport aux autres présidents est « ça ».
- 6 Ici, puisqu'il faut bien marquer un commencement, comme un surgissement, dans un raisonnement qui sera ensuite fait d'allées venues, le point de vue de départ est quantitatif. C'est le traitement statistique des *spécificités*, fondateur de la lexicométrie française, qui nous renseigne<sup>2</sup>.
- 7 D'essence quantitative, ce constat recouvre toutes les vertus d'un raisonnement systématique et exhaustif ; d'un raisonnement aveugle aussi d'un certain point de vue. Toutes les unités textuelles du corpus – ici tous les *mots*, nous en débattons – sont traitées sur un pied d'égalité selon le précepte originel de Maurice Tournier et du laboratoire de Saint-Cloud<sup>3</sup>. Toutes ces unités, c'est-à-dire quelques millions, sans préférence, sans préséance, sans *a priori*, sans exclusive, sont recensées, comptées et sous-pesées. Leur distribution ou répartition respective, dans le corpus contrastif De Gaulle / Pompidou / Giscard / Mitterrand / Chirac / Sarkozy, est ensuite systématiquement observée. Et par ordre hiérarchique, les mots *spécifiques* des uns et des autres sont listés et assortis d'un coefficient de *sur-* ou de *sous-*utilisation. Au terme de ce processus donc, « ça » ressort comme étant le mot le plus sur-employé par Sarkozy avec un indice statistique considérable – ici un écart réduit<sup>4</sup> – de +33 (cf. figure 1) ; puis viennent des mots comme « crise » (+22) ou « travail » (+17,5), l'adverbe de négation « ne » (17,5) et ainsi de suite. A titre d'information, Mitterrand lui, par exemple, sur-utilise « je » (+31), « Europe » (+14), « socialiste » (+13), etc. De Gaulle d'autres mots encore (« Algérie », « peuple », « nation », etc.).

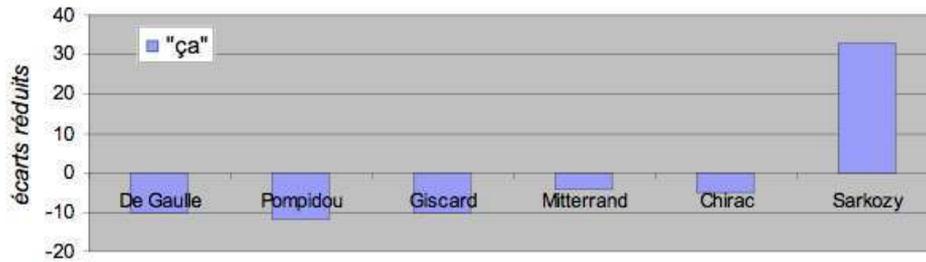


Figure 1 : Distribution de « ça » dans le corpus présidentiel (1958-2012) – calcul des spécificités

- 8 A ce stade, soulignons seulement que le traitement statistique, tel que sommairement décrit, invite à une démarche inductive, ascendante, *bottom-up* ou *corpus-driven* (des faits empiriques observés dans le corpus, qui remontent vers le chercheur, à leur interprétation), là où le qualitatif entraîne souvent une posture (hypothético-) déductive, descendante, *top-down* ou *corpus-based* (d'une interprétation préalable du corpus par le chercheur, avec la qualification *a priori* des phénomènes dignes d'être observés, aux réalités du corpus dans lequel on descend pour vérifier l'hypothèse). Induction versus déduction, *bottom-up* versus *top-down*, étude *corpus-driven* versus étude *corpus-based*, ou encore étude non-supervisée (tous les mots sont traités sans pré-jugement) versus étude supervisée (ce mot *a priori* m'intéresse et je l'étudie) : peut-être touchons-nous là des distinctions majeures plus pertinentes que quantitatif versus qualitatif ?
- 9 En effet, en logométrie, les constats empiriques statistiques sont traditionnellement exploités de manière ascendante. La démarche privilégiée vise à faire remonter du corpus des traits saillants sans préjuger de leur intérêt ni anticiper leur signification. L'artefact le plus dangereux en SHS (*i.e.* la projection de ses hypothèses de travail dans l'objet de la recherche, par une sélection subjective préalable de ce qu'il serait intéressant d'observer) est en partie circonscrit. Peu d'hypothèses de travail ont présidé à notre analyse – sinon, nous y reviendrons, la définition du corpus à analyser et la définition générale des unités linguistiques traitées. Et peu de déductions logiques ou d'inférences logiques, au sens strict, sont autorisées. Par exemple, du constat ci-devant établi (Sarkozy sur-utilise statistiquement « ça »), il est impossible d'inférer des conclusions logiques du type : « j'ai rencontré un « ça », donc il s'agit d'un discours sarkozyste », ou inversement « il n'y a pas de « ça » dans ce discours donc il ne peut s'agir d'un discours de Sarkozy ». Plus radicalement surtout pour l'Analyse du discours, il est impossible de conclure quoi que ce soit sur la sémantique, la rhétorique ou l'idéologie sarkozystes : « j'ai rencontré un « ça » donc Sarkozy est libéral » ! En AD, la statistique du corpus n'a pas de valeur probatoire parce qu'il n'y a pas de correspondance entre statistique et sémantique, qui ne sauraient relever du même ordre ; parce que, tout simplement, le sens s'interprète mais ne se prouve pas. La statistique logométrique montre des tendances lourdes au niveau lexical, grammatical, syntaxique – que le chercheur n'a plus le droit alors d'ignorer –, comme autant de chevilles interprétatives. Elle ne fournit pas de preuves sur lesquelles nous pourrions déduire ni un sens établi, ni un théorème. Les sorties statistiques sont des indices, des hypothèses de travail ou des questionnements – non des réponses.
- 10 Ces questionnements néanmoins deviennent essentiels parce qu'ils sont mieux établis, plus systématiques, davantage formalisables que ceux que forgent nos pré-jugements, c'est-à-dire, malgré nous, la *doxa* dominante dans laquelle est nécessairement plongée notre recherche. Ici la question discursive est simple, inattendue mais devient

impérieuse : « que je le veuille ou pas, que je l'ai pressenti ou pas, le mot que Sarkozy sur-utilise le plus est « ça » : pourquoi ? »<sup>5</sup>

## 2. Que compter ? Le pronom démonstratif neutre en position sujet

- 11 Mais revenons au constat, d'essence quantitative disions-nous : Sarkozy sur-utilise statistiquement « ça ». Evoquer en pareil cas seulement la mesure, le nombre ou la statistique serait oublier que tout décompte implique, comme préalable, une définition des unités à décompter, et une définition de l'ensemble dans lequel on effectue le décompte.
- 12 Nous ne reviendrons pas sur le second problème tant la définition du corpus (c'est-à-dire la sélection des textes à analyser dans l'océan de l'Archive textuelle universelle) et la structuration du corpus (c'est-à-dire l'organisation du corpus et son partitionnement en sous-corpus que l'on envisage de comparer) relèvent d'évidence d'une évaluation, d'une appréciation, d'un choix que l'on qualifiera de qualitatif. Le chercheur circonscrit en effet son corpus de manière *ad hoc* sur la base de critères qu'il aura jugés pertinents. Bien sûr, ici aussi, il pourra être aidé par une régulation d'ordre comptable : se fixer un nombre minimal de textes par exemple ; une taille maximale de mots ; s'imposer une régularité chronologique comme les discours du premier jour du mois ; de manière générale, avoir recours à un échantillonnage raisonné par des notions de représentativité ou de proportionnalité. Mais la constitution du corpus, sur la base d'hypothèse de travail explicites (pourquoi cet auteur ?, pourquoi cette période ?, pourquoi ce genre de textes ?, etc.) reste selon nous un moment baptismal d'essence qualitatif qu'il semble inutile de plaider.
- 13 La question des unités textuelles à compter nous fait entrer, plus encore, de plain-pied dans le paradigme qualitatif. Tant est si bien que François Rastier peut un instant triompher :
- Bien entendu la qualité l'emporte sur la quantité, et le « grain » sur la « mesure ».  
Les meilleurs algorithmes ne peuvent apporter quelque secours que si l'on a défini les données initiales de manière critique. [Rastier 2012 : 52]
- 14 En l'occurrence, s'autoriser à compter les « ça » du corpus, c'était présumer que le mot graphique a quelque pertinence pour l'analyse du discours : il y a là un présupposé important qui, on le sait, a fait couler beaucoup d'encre<sup>6</sup>.
- 15 Mieux, et de manière définitive, interpréter la récurrence constatée des « ça », comme nous allons l'entreprendre, c'est nécessairement revenir sur la valeur linguistique et les attributs de cette unité textuelle en discours ; retour critique que l'on ne saurait faire sans une évaluation qualitative : « qu'est-ce qu'un « ça » ? », « qu'est-ce qu'un « ça » dans la langue ? », « qu'est-ce qu'un « ça » dans un texte politique ? », avant de se poser la question « que veut dire la récurrence du « ça » chez Nicolas Sarkozy ? ».
- 16 Dès lors, quantitatif et qualitatif se tricotent dans la démarche logométrique, et les aller-retour, heureusement outillés par les logiciels tel Hyperbase, Lexico, TXM, etc. pour le domaine français, se multiplient. Si le premier constat de notre recherche nous paraît solide parce qu'il est d'essence inductif ou encore non-supervisé (après traitement de tous les mots, c'est « ça » qui est le premier mot sarkozyste), le processus ainsi lancé

s'enrichit d'hypothèses de travail et de vérifications, de qualification et de quantification sans cesse renouvelées.

- 17 Et d'abord, la récurrence constatée de « ça » dans le corpus Sarkozy n'est-elle pas seulement le signe d'une évolution de la langue française, amplifiée et caricaturée par l'évolution des conventions graphiques contemporaines ?
- 18 La multiplication constatée de « ça » serait alors seulement le signe du triomphe, au détour des années 2000, d'une forme de communication relâchée de la langue politique moderne, médiatisée par la télévision, qui renoncerait à son imitation de la langue littéraire pour épouser la langue courante du moment : Sarkozy au début du XXI<sup>ème</sup> siècle sur-utilise « ça » uniquement parce qu'il n'utilise plus « ceci », « ce » ou « cela » considérés aujourd'hui comme pédants<sup>7</sup>. Inversement, dans le corpus présidentiel, un de Gaulle dans les années 1960 n'utilise pas « ça » parce que les canons linguistiques et stylistiques de l'époque l'obligeaient à utiliser « ceci » ou « cela ». Le constat serait intéressant certes : la langue politique se vulgarise. Mais l'étude socio-linguistique générale que l'on se promettait de faire sur le sarkozysme ne tiendrait alors pas toutes ses promesses. Plus grave encore ou plus artificiel, les « ça » du corpus ne seraient même pas un choix de Sarkozy, soucieux d'imiter la langue du peuple contemporaine, mais seulement le signe du renoncement des transcripateurs de l'Elysée à gommer cette forme longtemps jugée comme orale et vulgaire. En 2007, les moines copistes de l'Elysée, qui saisissent et archivent les discours du président, s'autoriseraient ainsi à écrire « ça » là où ceux du passé se sentaient obligés d'écrire « ceci » ou « cela ». De fait, l'audition de certaines interviews de Giscard ou de Mitterrand dans les années 1970 ou 1980 laisse entendre, dans la bouche des présidents, des « ça ». Et nous ne retrouvons, pourtant, dans la retranscription officielle de l'Elysée de l'époque que des « ce » plus séants. Ici le constat devient décevant pour l'analyste, à moins qu'il ne s'intéresse à la sociologie culturelle du personnel de l'Elysée en charge de la saisie des discours.
- 19 Cette première réflexion qualitative sur les « ça » du corpus est donc intéressante, mais non concluante : elle nous invite à poursuivre le processus de recherche et à pousser plus loin l'analyse.
- 20 Dans un double retour vers le quantitatif et vers une réflexion qualitative de l'objet étudié, nous nous proposons de regarder la distribution de tous les pronoms démonstratifs neutres confondus, afin d'annuler les effets stylistiques ou typographiques pour toucher à l'essentiel. Après lemmatisation du corpus, et étiquetage morpho-syntaxique, les « c' », les « ça », les « ce », les « ceci », les « cela » sont ramenés à un lemme unique « CE » (pronom démonstratif neutre) qui se distribue comme l'indique la figure 2.

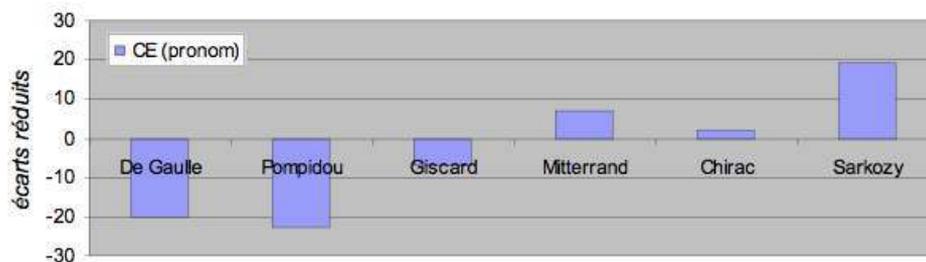


Figure 2 : Distribution du lemme CE (pronon) dans le corpus présidentiel – calcul des spécificités

- 21 Ce n'est donc plus seulement une des flexions – certes ô combien significative mais peut-être contrefaite notamment par des phénomènes de transcription – que Sarkozy sur-utilise massivement, mais l'ensemble du pronom démonstratif neutre.
- 22 Enfin, dans une réflexion linguistique supplémentaire sur les éléments du discours, nous souhaitons d'une part observer tous les pronoms démonstratifs neutres (« ça », « ce », mais aussi « celui », « ceux », « celle-ci », etc.) pour élargir le point de vue et d'autre part cibler les pronoms démonstratifs occupant une position sujet (*versus* une position objet). En reprenant librement la célèbre conférence de Lacan, et sans connotation psychanalytique, c'est l'étude d'un « ça (qui) parle » (un « ça » en position sujet donc) dans le discours sarkozyste qui nous intéresse, plus qu'un « ça » complément d'objet ou attribut du discours. Ici – et nous retournons à nouveau, après cette qualification critique, vers le traitement statistique – la sur-utilisation de Nicolas Sarkozy est tout aussi patente (figure 3).

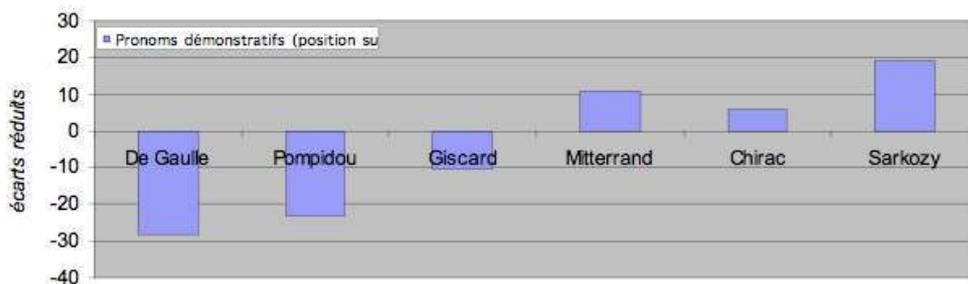


Figure 3. Distribution des pronoms démonstratifs en position sujet dans le corpus présidentiel (1958-2012) – calcul des spécificités

- 23 Pour conclure partiellement ce parcours de recherche quantitativo-qualitatif, résumons nos conclusions convergentes :
- 24 - Sarkozy sur-utilise massivement « ça ».
- 25 - Sarkozy sur-utilise massivement le pronom démonstratif neutre CE
- 26 - Sarkozy sur-utilise massivement les pronoms démonstratifs en général, en position sujet.
- 27 Et l'interrogation entêtante revient, d'autant plus que nos constats sont mieux établis : pourquoi ?

### 3. Raconter : « ça » et le discours populiste ou une rhétorique de l'évidence

- 28 Des constats quantitativo-qualitatifs, il faut tendre vers l'interprétation. Ici, c'est la réflexion qualitative qui semble devoir toute entière prendre le relais, alors même que nous estimons que c'est le phénomène de récurrence – une forme de saturation du discours par les « ça » – qui fait pour partie sens<sup>8</sup>.
- 29 En tout cas, la lecture, plus que les dénombrements pourtant en arrière-plan, domine désormais l'analyse. Particulièrement, le *retour au texte*, qui nous mène des données statistiques décontextualisées aux contextes d'utilisation (la phrase, le paragraphe, le texte tout entier), est posé par la logométrie comme une exigence non négociable, outillée ici aussi par l'informatique : concordancier, liste de paragraphes, navigation

hypertextuelle, voire – mais ce serait revenir au quantitatif – traitement des cooccurrences statistiques du mot observé afin de le contextualiser statistiquement.

- 30 A la lecture, le pronom démonstratif semble allier deux aspects essentiels du verbe sarkozyste, deux aspects orthogonaux que l'orateur – et il s'agit de tout son génie de communicant – combine et articule complémentirement : la (dé)monstration et le masquage (ou en tout cas l'implicite) ; la transparence et l'opacité (ou en tout cas le sous-entendu) ; l'accord (explicité) et la connivence (tacite) ; le parler vrai et les faux discours.

## La monstration d'abord

- 31 Les pronoms démonstratifs sont imparfaitement nommés. Plutôt que démontrer, ils ont pour fonction de *montrer*. Et les discours de Sarkozy n'ont pas seulement une puissance d'évocation grâce à l'hyperbole lexicale notamment et l'émotionnel<sup>9</sup>, mais une puissance de monstration. La monstration, c'est-à-dire la *mise en évidence*, est une des forces du discours : dans un souci phatique (contact immédiat avec le public), pédagogique (clarté du propos) et rhétorique (efficacité des discours), Sarkozy désigne sans détour aux Français les choses à voir ou à entendre. Le discours ne se perd que rarement dans les abstractions ou l'indétermination. Les hommes, les choses, les situations ne sont pas théoriques ou idéalisées : il s'agit le plus souvent de « ceux-ci » ou de « celles-là » comme autant de cas concrets que Sarkozy, tel un éclairagiste, met en lumière.
- 32 Au sens strict, le pronom démonstratif permet d'indiquer à l'auditoire que le sujet traité se trouve effectivement dans la réalité (« ce » bâtiment que vous pouvez voir et que le locuteur peut montrer du doigt) ou bien dans le discours (« cette » chose que le locuteur vient de nommer et que le pronom démonstratif a fonction de rappeler). Le démonstratif participe ainsi de la cohérence du monde (les choses existent réellement, on peut les montrer) et de la cohésion du texte (le propos est suivi, on peut en rappeler les acteurs et les sujets). En général, dans les discours, il s'agit surtout de faire référence, par anaphore, à ce que l'on traite et que l'on a déjà désigné : aux vertus anaphoriques d'un pronom qui rappelle, s'ajoute la force référentielle du démonstratif qui montre. Dans tous les cas, il convient de retenir, avec les linguistes<sup>10</sup>, que cette désignation, cette référence aux objets du monde ou du discours ne se font et ne peuvent se faire que par rapport à *la situation d'énonciation*, c'est-à-dire au *hic et nunc* du discours et au « je » du locuteur. En d'autres termes, un pronom démonstratif ne peut se comprendre que si l'on considère Sarkozy en train de parler ou de montrer. Si les démonstratifs signalent en effet des choses, ils exhibent surtout le locuteur en train de s'accomplir. Ils participent à la pragmatique des discours sarkozystes et à la force fascinante de l'orateur Sarkozy qui ne fait qu'un avec son discours, les choses traitées et le public. Répétons-le : le démonstratif renforce la *deixis* du discours et par là l'importance du locuteur : la référence des « ça » est seulement identifiable par la considération de celui qui l'énonce.
- 33 Reste que, si la monstration renforce le rôle de *celui qui montre* et solidifie le raisonnement par effet d'adéquation entre les mots et le monde, elle donne au discours aussi un aspect polémique, voire violent, pour *celui qui est montré*. Comme désigner du doigt est impoli, montrer du mot peut apparaître inélégant. De fait, les discours démonstratifs de Sarkozy ressemblent souvent à des *mises à l'index*. Le sens métaphorique de l'expression, depuis longtemps entré dans l'usage, traduit parfaitement l'impression produite. Les propos de Sarkozy, emplis de démonstratifs, ressemblent à une *vindicte*, c'est-à-dire à une

désignation le plus souvent dévalorisante par pronominalisation démonstrative des adversaires ou simplement des acteurs du discours.

- 34 Entre milles exemples – puisqu'on a compris qu'il s'agit d'un trait récurrent et qui n'a de valeur que par sa très forte récurrence –, on trouvera :

« On donnera plus de sanctions à CEUX qui ont fait CELA. »

- 35 Et plus loin dans l'interview :

« [...] CEUX qui ont cassé, CEUX qui ont saboté, CEUX qui ont détruit des éléments du service public [...] CEUX qui ont fait ÇA auront à rendre compte devant la justice<sup>11</sup> ».

- 36 En pareil cas – il est vrai qu'il s'agit du thème délicat de la délinquance –, le pronom démonstratif peut être ressenti comme une marque de mépris. L'espace d'un instant, les personnes désignées n'apparaissent plus comme des hommes que l'on nommerait ou des prévenus avec une civilité. Les « ceux » sonnent comme une menace. Et, dans le cadre de la campagne électorale qui s'ouvre à la fin de l'automne 2011, comme une mise en accusation :

« Je veux dire que CEUX qui ont trahi l'héritage du CNR [Conseil national de la Résistance], CE sont CEUX, qui depuis des décennies, ont refusé toute réforme par lâcheté politique ou par opportunisme. Là est la trahison dans notre modèle social. CEUX qui ont trahi l'héritage du CNR, CE sont CEUX qui, pendant des décennies, ont bien soigneusement dissimulé aux Français qu'ils finançaient leur système de protection sociale à coup de déficit et à coup de dette. [...] CEUX qui refusent de lutter contre la fraude sont CEUX qui préparent la désagrégation de notre modèle social<sup>12</sup>. »

- 37 Il est vrai que durant cette campagne pour la présidentielle de 2012, Nicolas Sarkozy, en retard dans les sondages, caricaturera son discours vindicatif, et l'usage dévalorisant du « ça » confinera à l'insulte : dans son discours de Besançon, le président sortant ridiculise le programme socialiste et s'en prend aux propos de François Hollande. Par 5 fois, dans une formule soigneusement préparée, il conclut ses critiques en scandant :

« Et ÇA veut gouverner la France / Et ÇA veut diriger la France »<sup>13</sup>

## L'implicite, la connivence, la doxa surtout

- 38 Si les démonstratifs participent à l'explicitation ou à la transparence du discours par la monstration, sans fard, des sujets traités, leur fonctionnement dans le discours de Sarkozy combine une tout autre dimension qu'illustre bien les dernières citations : l'implicite et le sous-entendu<sup>14</sup>. Par là, il faut comprendre que le discours de Sarkozy cherche moins à convaincre par la démonstration que par la connivence que le locuteur entretient – et s'applique à entretenir – avec l'auditoire ou la *vox populi*.

- 39 Pour saisir le phénomène, il faut rappeler l'importance de l'approche quantitative et la prédilection que nous avons chiffrée de Sarkozy pour les démonstratifs neutres : le « ça » et « ce » massivement, « ceci » ou « cela » dans une moindre mesure. Or, ce que les démonstratifs neutres ont pour prétention de désigner est moins clairement identifiable que les pronoms démonstratifs féminins ou masculins, voire volontairement méconnaissables. Avec des expressions, que Sarkozy sur-utilise, comme « ce n'est pas possible », « ça arrangerait tout le monde », « c'est compliqué », il devient nécessaire de faire une lourde exégèse pour définir ce que recouvrent exactement (ou confusément) les démonstratifs du discours. Les expressions communes du langage quotidien comme « ça y est » ou « ça va » laissent bien entendre l'ambiguïté et le flou sémantique du démonstratif

neutre qui semble pouvoir dire tout, rien et n'importe quoi : en termes linguistiques<sup>15</sup>, qui n'a pas de dimension référentielle évidente.

- 40 Plus précisément, la phrase suivante servira d'exemple. Elle est une des clefs de l'offensive politique de Sarkozy contre la gauche et une de celles sur laquelle il battit son succès politique : son secret rhétorique tient dans le démonstratif.

« La gauche et la sécurité, ÇA a été un désastre<sup>16</sup>. »

- 41 Ce n'est pas tant l'inélégance de la construction qui retiendra l'attention que l'entorse au bon processus argumentatif qui se noie – ou noie l'auditeur – dans l'imprécision. Que recouvre le démonstratif – un véritable raccourci de la pensée – qui affirme plus qu'il n'argumente, qui montre *sans* démontrer ? Sarkozy veut-il doctement signifier que la gauche a fait des choix budgétaires critiquables en matière de lutte contre l'insécurité (dans quelles proportions ? avec quels chiffres ?). Sarkozy met-il savamment en accusation des choix politiques erronés du gouvernement Jospin (police de proximité ou politique de la ville insuffisante ?) ? Pointe-t-il telle ou telle loi « insécuritaire » que l'Assemblée socialiste aurait fait voter (quelle loi ? quel décret ?) ? Dans ce passage, Sarkozy fait l'économie de toute démonstration pour atteindre et imposer l'évidence par le seul fait d'un démonstratif qui puise sa force dans sa capacité à se suffire à lui-même<sup>17</sup>.

- 42 Dès lors, on le comprend, un tel procédé rhétorique ne peut fonctionner que sous condition. Il faut en effet qu'il existe une connivence entre l'orateur et le public ; il faut que le sous-entendu soit partagé par le locuteur et l'auditoire ; il faut que par accord tacite, l'implicite tienne lieu de démonstration ; ici, il faut admettre, comme une évidence, en amont du discours, que la gauche soit incapable en matière d'insécurité là où la droite en fait le fer de lance de sa politique. En d'autres termes, qui sont essentiels pour goûter le discours de Sarkozy, les démonstratifs neutres, ne désignant rien de précis, renvoient à la *doxa*, c'est-à-dire à cette opinion partagée par le leader et le peuple, *en deçà* de l'argumentation : sans référent explicite, les démonstratifs neutres reflètent ces sentiments confus, admis *au-dessous* de la démonstration ; ils répercutent les idées reçues, les préconçus, au sens strict d'Aristote des *topoi*, ou encore l'idéologie dominante sur laquelle Sarkozy n'hésite pas à appuyer son discours. Dans les termes de Thierry Guilbert, le pronom démonstratif neutre devient sinon l'agent linguistique toutefois le procédé discursif de « la force de l'évidence » [Guilbert 2007] dont use le discours idéologique dominant, ici le discours présidentiel.

- 43 Durant la campagne 2007, une des anaphores rhétoriques favorites de Sarkozy est cette exclamation quinze fois répétée : « ça ne peut plus durer ».

« Ici, à Toulon, comme partout en France, j'entends ce cri qui s'élève des profondeurs du pays et dont l'écho semble se répéter indéfiniment : “Ça ne peut plus durer.”

[...] Ça ne peut plus durer l'assisté qui gagne plus que le travailleur, l'école qui n'apprend pas à lire, à écrire, à compter correctement.

Ça ne peut plus durer la violence des multirécidivistes.

Ça ne peut plus durer le petit voyou et le patron voyou qui restent impunis.

Ça ne peut plus durer les parachutes en or pour celui qui échoue, les *stock-options* réservées à quelques-uns.

Ça ne peut plus durer la discrimination, l'inégalité des chances, la panne de la promotion sociale.

Ça ne peut plus durer les femmes moins payées que les hommes, les mariages forcés, la loi des grands frères, la polygamie, l'excision.

Ça ne peut plus durer les délocalisations provoquées par la concurrence déloyale, le *dumping* social, écologique, fiscal.

Ça ne peut plus durer le travail découragé, le travailleur démoralisé.  
 Ça ne peut plus durer le travailleur qui paye pour tout le monde.  
 Ça ne peut plus durer les valeurs de la France bafouées, l'histoire de France répudiée, la nation dénigrée.  
 Ça ne peut plus durer la France qu'on regarde se défaire en proclamant que l'on n'y peut rien<sup>18</sup>. »

- 44 Dans le pire des cas, le démonstratif neutre n'a plus de dimension référentielle et n'offre à l'auditoire qu'un miroir dans lequel celui-ci verra, en l'occurrence, sa propre colère. Dans le meilleur des cas – c'est le cas de cette dernière citation –, on remarquera que le pronom neutre est chez Sarkozy plutôt cataphorique qu'anaphorique<sup>19</sup>.
- 45 En tant que pronom cataphorique, on ne prétendra certes pas qu'il est indéfini puisqu'il anticipe grammaticalement une idée qui sera exprimée en suivant. Mais sa définition est différée, retardée, sursise comme si l'adhésion devait *précéder* la démonstration, et l'apriori, la connivence ou le non-dit devaient *primer* sur l'explicatif. Effet rhétorique et procédé argumentatif aux limites de la manipulation : de fait, la cataphore aidant (on rend l'explication *secondaire* en la renvoyant dans le deuxième temps de la phrase), et l'avalanche d'idées hétérogènes exprimées pêle-mêle en suivant, feront que l'auditeur ne retiendra que l'essentiel plusieurs fois répété : « ça ne peut plus durer ». Par le démonstratif, Sarkozy communique ainsi avec le ras-le-bol supposé du peuple sans avoir à se montrer très précis. Et ici, nous comprenons la prédilection de Sarkozy pour la forme relâchée (« ça ») : adressé au peuple, le démonstratif gagne à prendre une forme populaire et non pas littéraire pour être plus efficace encore et renforcer sa capacité communiant.
- 46 Dans l'étude fouillée qu'ils font du populisme dans les démocraties contemporaines, Mény et Surel (2000) soulignent la possible extension du concept des leaders de partis minoritaires, souvent d'extrême droite, tels Le Pen ou Haider, vers des leaders majoritaires qui furent en charge de la destinée des pays et usèrent de la proximité immédiate avec le peuple pour gouverner, tels Thatcher, Blair, Chirac ou Berlusconi. À l'occasion du traitement du programme économique des populistes, qui n'est pas le sujet ici, les auteurs semblent avoir remarqué l'importance du démonstratif :
- « Le populisme contemporain condamne l'ouverture des échanges, la tertiarisation accrue de l'économie, et leur immatérialisation. L'ennemi est moins une forme particulière d'économie, une étape donnée du capitalisme ou un agent spécifique (même si la sphère financière est à chaque fois l'une des cibles privilégiées) que *ce qui arrive* et détruit les formes traditionnelles de l'économie et de la société. »  
 [Mény et Surel 2000 : 203]<sup>20</sup>
- 47 Les « ce qui arrive », les « ça ne peut plus durer », les « ce n'est plus possible », les « ça n'est pas vrai », les « tout cela doit changer », les « on ne peut plus continuer comme ça »<sup>21</sup> sont autant de défaites de la raison argumentative ou de renoncement à la démonstration. Mais le procédé est efficace. Les démonstratifs neutres ont cette puissance insoupçonnée de montrer – comme des leurres – ce que l'on ne peut pas voir, de révéler au peuple ce qu'il veut bien lui-même deviner. Ils servent à désigner ce que l'on ne peut nommer et qu'on renonce à expliquer ; ils réduisent la complexité des choses en une seule syllabe confusément explicite (« ça », « ce »). Surtout ils supposent, et plus encore *performent*, une connivence entre le locuteur et l'interlocuteur qui s'entendent fermement (on désigne quelque chose tout de même !) sur un contenu pourtant absent et non explicite : par défaut, ce contenu implicite, qui fait tacitement consensus, ne peut être que les idées à la mode. En pareil cas, le leader ne démontre pas, il ne montre même

plus : il communique. Il communique avec le peuple sur un non-dit ou sur un même-pas-besoin-de-dire ; il communique avec ce bon sens qui n'a point besoin de se justifier. Le « ça » de Sarkozy est ce geste (verbal) des prêcheurs qui montrent le ciel à un public qui, illuminé par le charisme de l'orateur et les vérités télévisuelles du moment, y voit ce qu'il doit y voir. Lorsque la *doxa* parle à la *doxa*, le champ du politique peut être ramené à des « ça ». Et l'orateur qui a le privilège d'exprimer le mot, c'est-à-dire celui qui possède la légitimité de montrer à tout le monde ce que chacun veut bien voir, se trouve investit tout à coup de l'autorité du peuple dont il se fait le porte-voix.

- 48 Enfin, plus simplement, le flou du pronom démonstratif neutre qu'utilise Sarkozy pour sceller un accord tacite, par communion, avec le peuple et ainsi renforcer son autorité peut aussi lui servir à masquer son embarras, c'est-à-dire à détourner le discours et à diluer son contenu. Lorsque, par exemple, après un des événements les plus critiques du quinquennat, on interviewe Sarkozy sur la proposition de certains députés UMP radicaux de soumettre parents et enfants à des tests génétiques pour autoriser les regroupements familiaux, notamment à l'égard des familles africaines soupçonnées de n'avoir pas d'état civil fiable, Sarkozy répond dans une rafale de démonstratifs<sup>22</sup> :

« Comment se fait-il que ÇA ne pose aucun problème dans ces pays et que ÇA fasse débat chez nous ? [...] Si vous me posez la question de savoir si ÇA me choque, la réponse est non<sup>23</sup>. »

- 49 Les tests génétiques étaient matériellement dérisoires pour régler le problème des flux migratoires à l'échelle internationale, et sans doute techniquement inapplicables<sup>24</sup>. Faute de résultats matériels attendus, la mesure devait donc s'apprécier seulement autour d'une symbolique qui rappelait des heures sombres de l'Histoire et qu'une droite décomplexée<sup>25</sup> n'hésitait pas à volontairement ranimer (la sélection génétique des individus). Pourtant, non sans désinvolture, Sarkozy peut ramener cette question brûlante, dans laquelle était en jeu, non seulement la politique du moment, mais l'éthique de toujours, à un « ça » amorphe (« ça ne me pose pas », « ça fasse débat », « ça ne me choque pas ») sur lequel l'interlocuteur n'a plus de prise : le démonstratif neutre, ici, banalise une question épineuse ou, au sens strict de son étiquetage morphosyntaxique, *neutralise* un positionnement idéologique ou philosophique difficile que Sarkozy ne voulait pas avoir à assumer.

## 4. Conclusion

- 50 Les vaines polémiques, si tant est qu'elles existent encore, entre qualitatistes et quantitativistes en analyse du discours nous semblent déséquilibrées et mal fondées.
- 51 Déséquilibrées d'abord, car si l'approche qualitative peut faire l'économie d'un appareillage important pour être, du moins sommairement, accessible à tous les chercheurs, l'approche quantitative nécessite, elle, techniquement, de numériser ses données, les encoder strictement dans des formats particuliers, les entrer dans un logiciel qu'il faudra connaître et maîtriser, puis se former aux rudiments de la statistique, discipline *a priori* peu naturelle en SHS. Le qualitatifiste, faute d'un investissement technique et scientifique important, ne pourra donc pas s'improviser quantitativiste, et non seulement ne fera pas, mais ne pourra pas faire d'analyse quantitative<sup>26</sup>. Si tant est qu'il en existe réellement, les qualitatistes qui critiquent l'approche quantitative critiquent donc le plus souvent quelque chose qu'ils ignorent faute de pouvoir l'expérimenter, sur le champ, sur leur corpus. Inversement, le quantitativiste, lui en

déplaise, est condamné à mener une réflexion qualitative, en amont (choix des unités linguistiques traitées), et en aval (interprétation sociolinguistique du discours) de son traitement par les nombres ; le quantitativiste est toujours d'une certaine manière un qualitatifiste malgré lui. Critiquer l'approche qualitative ne relève donc pas pour lui de l'ignorance, mais du déni. Ce qui est plus dangereux peut-être.

- 52 L'opposition qualitatif / quantitatif est surtout mal fondée. Qualitatif (le jugement) et quantitatif (la mesure) se fécondent en logométrie, et non s'opposent, dans un processus heuristique fertile dont on a voulu ici illustrer la complexité. En terme simple, nous proposons de déployer toujours toute la finesse critique de l'esprit humain pour interpréter des éléments non pas anecdotiques mais établis comme significatifs dans le corpus ; et les éléments statistiquement significatifs doivent nécessairement être passés au crible d'une appréciation critique pour être compris.
- 53 Il est donc davantage utile d'interroger la dynamique de ce processus intriqué que de dresser artificiellement l'une contre l'autre la lecture humaine et la lecture, au sens étymologique, numérique. C'est l'usage que l'on peut faire, et du jugement, et de la mesure, qui nous intéresse dans des parcours interprétatifs que l'on souhaite *corpus-driven*. La démarche vise à se laisser interroger tous azimuts par le corpus autant que de l'interroger sur des bases aprioriques ou bornées : car nos hypothèses, aussi subtiles soient-elles, sont trop souvent grosses de nos thèses ; car le danger existe de finir par trouver toujours, dans le corpus, ce que l'on veut y voir ; car le danger existe, symétriquement, de ne jamais voir – même l'essentiel – ce qu'on ne cherche pas. Ainsi l'outil statistique et informatique, dans un usage non-supervisé et par la puissance de sa systématité, nous paraît utile pour l'intelligence de cette recherche *bottom-up*, au même titre que l'appréciation qualitative, sans laquelle les nombres resteraient sans voix.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Brunet E., 2011. *Ce qui compte. Méthodes statistiques*. Paris : Champion.
- Charaudeau P. & Maingueneau D., 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- Demonet M. et alii, 1978. *Des tracts en Mai 1968*. Paris : Champ Libre.
- De Mulder W. & Carlier A., 2011. Ça est-il un pronom impersonnel ? In D. Amiot, W. De Mulder, E. Moline, D. Stosic (dir.), *Ars Grammatica. Hommages à Nelly Flaux*. Bern : Peter Lang. 303-313.
- Guilbert T., 2007. *Le discours idéologique ou la Force de l'évidence*. Paris : L'Harmattan.
- Lebart L. & Salem A., 1994. *Statistique textuelle*. Paris : Dunod.
- Mayaffre D., 2005. Analyse du discours politique et Logométrie : point de vue pratique et théorique. *Langage et Société*, 114. 91-121 [Hal-Shs : <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00551483/fr/>].
- Mayaffre D., 2010. *Vers une herméneutique numérique. Corpus textuels, logométrie et discours politique*. Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Nice, Université de Nice [Hal : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00655380/fr/>].

- Mayaffre D., 2012-a. *Mesure et démesure du discours, Nicolas Sarkozy (2007-2012)*. Paris : Presses de Science Po.
- Mayaffre D., 2012-b. *Le discours présidentiel sous la Vème République. Chirac, Mitterrand, Giscard, Pompidou, De Gaulle*, Paris : Presses de Sciences Po.
- Mayaffre D., 2011. Quand le nombre fait sens. Adverbes et adverbialisation du discours politique contemporain : étude logométrique. *Tranel*, 55. 95-109.
- Mény Y. & Surel Y., 2000. *Par le peuple, pour le peuple. Le populisme et les démocraties*. Paris : Fayard.
- Née E., 2012. *L'Insécurité en campagne électorale*. Paris : Champion.
- Rastier R., 2001. *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF.
- Rastier R., 2011. *La mesure et le grain. Sémantique de corpus*. Paris : Champion.
- Sitri F., 2003. *L'objet du débat*. Paris : Presses Sorbonne nouvelle.
- Taguieff P.-A., 2007. *L'Illusion populiste. Essai sur les démagogies de l'âge démocratique*. Paris : Flammarion.

## NOTES

1. Une analyse, identique à celle que nous venons de faire, de l'expression « prendre la mesure » pourrait être réalisée pour le verbe « déchiffrer » qui, dans le dictionnaire, s'est éloigné de son rapport avec les mathématiques pour signifier avant tout « lire » et « comprendre ». En pareil cas, nous plaiderions la même idée que précédemment mais en sens inverse : *déchiffrer un discours* ne signifie pas seulement le lire mais – selon l'étymologie même – le mettre en équation et le résoudre mathématiquement. Et la *logométrie* se fixe comme objectif de *déchiffrer* les discours dans le double sens ci-devant évoqué du terme. Pour une définition complète de la logométrie, voir notre HDR, Damon Mayaffre, *Vers une herméneutique numérique. Corpus textuels, logométrie et discours politique*, thèse d'habilitation à diriger des recherches, Nice, Université de Nice, 2010, Hal : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00655380/fr/>. Pour l'inscription de la logométrie dans le cadre épistémologique de l'Analyse du discours, Damon Mayaffre "Analyse du discours politique et Logométrie : point de vue pratique et théorique", *Langage et Société*, n°114, 2005, pp. 91-121. [Hal-Shs : <http://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00551483/fr/>]
2. Depuis 30 ans, le calcul des *spécificités*, implémenté dans la plupart des logiciels, s'est imposé comme un des indices les plus sûrs pour décrire et caractériser un texte ou un auteur au sein d'un corpus contrastif. Pour une définition stricte cf. L. Lebart et A. Salem (1994 : 172 et ss.) ; pour une définition vulgarisée cf. P. Charaudeau et D. Maingueneau (eds.), *Dictionnaire d'analyse du discours* (2002, entrée « spécificités », p. 541 et ss.) ; pour une définition récente cf. par exemple E. Née (2012, entrée « Spécificités » du glossaire, p. 228 et ss).
3. On se souvient du programme : « Pour la lexicométrie, l'objectivité commence quand les projections tendent à faire place à des formalisations. On ne fixe d'avance ni mots-témoins, ni grilles, ni schèmes, ni hiérarchies. On prend tout (exhaustivité des relevés), de la même manière (uniformité du dépouillement) et selon un critère unique (invariance d'une unité de base anonyme) » (Demonet et alii, 1978, p. 19).
4. L'écart réduit est une des mesures élémentaires de la statistique (textuelle). Il mesure l'écart entre la fréquence observée d'un phénomène (ici le nombre effectif d'occurrences de « ça » chez Sarkozy) et sa fréquence théorique (le nombre d'occurrences auquel on aurait pu s'attendre si les « ça » du corpus avaient été équi-répartis dans le corpus présidentiel). On considère qu'un écart réduit devient significatif à partir de  $-3 > z < +3$ .

5. Etant entendu, qu'il nous soit permis de bien le préciser pour les non-initiés, que l'ensemble du traitement statistique est là pour indiquer que le « hasard » ne peut être tenu pour responsable de cette sur-utilisation : le nombre des « ça » dans le corpus Sarkozy par rapport à l'usage moyen est trop important pour n'être qu'un accident. La sur-utilisation de « ça » relève d'un « choix » de Sarkozy et d'une explication, et non du hasard. Reste donc à trouver les raisons de cette sur-utilisation massive : tic de langage d'origine psychanalytique ? Option rhétorique ou stylistique ? Trace politique et idéologique ? etc.

6. Cependant nous prétendons minimiser ce présupposé en posant que le choix du mot graphique comme unité de décompte est seulement un choix technique ou *par défaut* (les mots graphiques sont le matériel le plus évident d'un texte, biens établis depuis la fin de l'écriture continue au Moyen-Âge). A partir de ce choix par défaut qui permet de faire remonter du corpus de forts indices (comme la récurrence du « ça »), la procédure logométrique multiplie les différents points de vue linguistiques (mots graphiques, lemmes, étiquettes morpho-syntaxiques, enchaînements syntaxiques) : c'est ce que nous allons voir et c'est le propos essentiel de cette contribution.

7. On rappelle que « ça » est défini par le dictionnaire comme une forme syncopée et familière de « ce » ; là où au contraire « ceci » et « cela » sont qualifiés de formes développées et d'élégantes.

8. Nous avons plaidé ailleurs l'idée limite que parfois c'est le nombre lui-même qui fait sens : D. Mayaffre, « Quand le nombre fait sens. Adverbes et adverbialisation du discours politique contemporain : étude logométrique », *Tranel*, 55, 2011, pp. 95-109.

9. Pour le langage hyperbolique de Sarkozy et son recours au pathos ou aux émotions cf. respectivement, [Mayaffre 2012-a], chapitre 7 « Hyperboles lexicales et anaphores rhétoriques », pp. 204-218 et chapitre 9 « Le compassionnel », pp 288-304.

10. Par exemple, W. De Mulder et A. Carlier (2011).

11. . N. Sarkozy, 29 novembre 2007, interview télévisée (TF1-France 2).

12. . N. Sarkozy, 15 novembre 2011, discours à Bordeaux.

13. N. Sarkozy, 30 mars 2012, meeting à Besançon.

14. . En anticipant la démonstration, on comprend bien dans la dernière citation que le « ça » désigne François Hollande qui brigue la présidence ; mais cela reste implicite. Dans la citation précédente surtout, l'art est plus consommé : « ceux » qui ont trahi le CNR, « ceux » qui refusent de lutter contre la fraude sont sans doute les gens de gauche, peut-être le Parti socialiste, éventuellement François Hollande mais sans qu'un public non-complice puisse en être certain : l'attaque, extrêmement violente, fonctionne en réalité sur le sous-entendu. En ce sens d'ailleurs, elle ne peut pas être combattue.

15. Par exemple : De Mulder W. & Carlier A., 2011 ou Sitri F., 2003.

16. . Sarkozy, 26 février 2008, entretien avec les lecteurs du *Parisien*.

17. . Dit autrement, selon l'exégèse linguistique, le pronom démonstratif reprend ici la coordination et la copule « et ». Difficilement justifiable grammaticalement (les pronoms reprennent habituellement des noms), cet usage se complique encore lorsque l'on mesure que le « et » coordonne des éléments de rangs sémantiques différents (la gauche (une entité politique) d'une part et la sécurité (un phénomène de société) d'autre part). L'art du « ça » est donc ici de reprendre (i) non pas un nom mais une coordination et (ii) de reprendre une coordination bancale ou non fondée sémantiquement. De manière beaucoup plus légère, la petite histoire du quinquennat a retenu une phrase à la structure proche : « Avec Carla, c'est du sérieux » ou « Carla et moi, c'est du sérieux » (Sarkozy, 8 janvier 2008, conférence de presse télévisée).

18. . Sarkozy, 7 février 2007, discours à Toulon.

19. . Dans la phrase « ça ne peut plus durer, cette délinquance... », le « ça » est cataphorique (il se situe avant le nom qu'il anticipe) ; dans la phrase « la délinquance, ça ne peut plus durer... », le « ça » est anaphorique (il se situe après le nom qu'il reprend).

20. . Le passage est souligné par nous. Par ailleurs, si la question économique n'est pas ici en jeu, on remarquera néanmoins que Sarkozy s'en prend souvent à la « sphère financière » du capitalisme comme indiqué dans cet extrait.

21. . Cette dernière phrase place le « ça » en position objet mais elle a, de manière prototypique, un « on » indéfini comme sujet. Or le « on » est aussi statistiquement très significatif du discours de Sarkozy, et son fonctionnement, qui joue aussi sur du flou et de la connivence, est très proche de celui du « ça » (cf. [Mayaffre 2012-a], chapitre 8 « On : une menace indéfinie », p. 275 et ss.).

22. . Typiquement, comme toujours lorsqu'il est embarrassé, il répond aussi par une contre-attaque interrogative (L'interrogation étant aussi statistiquement caractéristique du discours de Sarkozy, cf. [Mayaffre 2012-a], chapitre 8 « L'interrogation rhétorique », pp. 236-262).

23. . Sarkozy, 20 septembre 2007, interview télévisée (TF1-France 2).

24. Combien de familles ou d'enfants en effet pouvaient être concernés au regard de l'immigration clandestine ou semi-clandestine qui touche la France et l'Europe ? Et que ferait-on des familles recomposées ou des enfants qualifiés d'illégitimes, fruits de rapports adultérins par exemple ?

25. J.-F. Copé, *Manifeste pour une droite décomplexée*, Paris, Fayard, 2012.

26. Ajoutons que si, sur le tard de sa recherche, le qualitatifiste entend vérifier ses conclusions par quelques traitements quantitatifs, il prend alors le risque de faire un usage probatoire inquiétant du nombre. Celui-ci serait là pour sceller une démonstration loin de la principale vertu inductive de la statistique. Ce type d'utilisation naïve donne précisément argument pour critiquer une approche quantitative à la fois chosifiée (usage rudimentaire) et déifiée (la Preuve par le nombre).

## RÉSUMÉS

La logométrie entend *prendre toute la mesure du discours* grâce à l'articulation entre approche quantitative et approche qualitative, au sein de parcours interprétatifs explicites. La réflexion théorique sur la méthode est illustrée, pas à pas, par une étude de cas : l'usage du pronom démonstratif neutre dans le discours présidentiel français..

Logometry's intent is to *take the full measure of discourse* through the coordination of quantitative and qualitative explorations into explicit interpretative pathways. Herein, we illustrate the theoretical paradigm of the method through the step-by-step case study of the use of the neutral demonstrative pronoun in french presidential discourse.

## INDEX

**Mots-clés** : analyse du discours, logométrie, Sarkozy, linguistique quantitative, pronom démonstratif

**Keywords** : discourse analysis, logometry, quantitative linguistics, demonstrative pronoun

AUTEUR

**DAMON MAYAFFRE**

CNRS – Université de Nice-Sophia-AntipolisBases, Corpus, Langage (UMR 7320)fr